

— Maître, me répondit-il d'une voix altérée, quand vous eûtes disparu, nous entendîmes, à quelques pas d'ici, un grognement de hyène. Tandis que quelques-uns des Behras allaient pour éloigner l'animal, le cri de plusieurs chacals retentit du côté opposé. Nous courûmes pour les chasser. Nous ne vîmes point ces fauves. Mais, pendant que nous les cherchions, de terribles rugissements de tigres éclatèrent si proches de nous, que nous nous enfûmes tous, en proie à l'effroi le plus profond. Un Behra assure qu'il a aperçu six de ces fauves, et de la plus grande taille. Alors nous nous sommes réfugiés derrière la palissade d'une de ces enceintes, et nous étions remplis d'une telle épouvante que nous n'osions plus nous montrer.

— De sorte, repris-je, que les tigres ont enlevé notre souper ?

— Naturellement.

— Mais cette tente, m'écriai-je, sont-ce eux, encore, qui l'ont roulée de la sorte ? Et mes bagages, les ont-ils donc emportés ?

Ludolfus parut aussi surpris que moi de la disparition de ces objets.

“ Peut-être, dit-il après un silence, que des voleurs s'en sont emparés. Ils sont nombreux en ce pays, et profitent souvent, prétend-on, de la terreur que causent les tigres aux populations pour faire leurs coups.”

Ce raisonnement était plausible, et je l'accueillis pour mon compte. Le résultat de cette affaire fut que nous dûmes nous passer de souper et demeurer le reste de la nuit à la belle étoile, car nous ne pûmes, avant le jour, retrouver un seul de nos Behras, ni forcer l'entrée d'aucune maison.

Au jour, le major Mackensie me rejoignit ; il venait de Ramgur en palanquin, avec une troupe nombreuse de cipayes et de domestiques. Il se serait passé volontiers, probablement, de faire ce voyage, sans une certaine lettre du colonel Fagan, qui le prévenait de mon arrivée. Il était mécontent, du moins je crus le voir sur son visage. Le fait est que, ne recevoir qu'un seul homme, lorsqu'il comptait sur un bataillon entier, cela ressemblait assez à une mystification. Au lieu de témoigner de la mauvaise humeur de son accueil, je lui présentai la lettre de son frère et celle du gouverneur général. Quand il en eut pris connaissance, il se montra plus aimable, et, au bout d'une heure de conversation, nous étions ensemble dans les meilleurs termes.

Je racontai au major notre mésaventure de la nuit précédente et particulièrement la façon dont j'avais été dévalisé. Sir Hardee Mackensie jura qu'il ferait pendre les voleurs ; mais il ne les tenait pas plus que les tigres, et il fit fouiller vainement tout le village. Il me promit de remplacer mes effets lorsque nous serions à son quartier général, vers lequel nous nous mîmes

en route, dès que nous eûmes apaisé la faim qui nous dévorait.

Il nous fallut une journée et demie pour atteindre la résidence du major. Ramgur est un gros bourg, sur la limite d'une région qui n'appartenait point encore, alors, à la Compagnie, et qu'on appelait *Territoire concédé*. Cette contrée, couverte de forêts immenses et sauvages, était sous la domination de chefs hindous, qui ne payaient qu'un tribut modique. Le régiment du major, composé presque uniquement d'indigènes, et fort de mille hommes, était disséminé dans ce pays, lequel, avec celui que nous avions parcouru depuis Rogonattour, ne comprenait pas moins de trente lieues d'étendue. Des compagnies ou fractions de compagnies campaient près des villages les plus importants ; et, une fois l'année, le major qui avait aussi le titre d'*agent politique* du gouverneur général, visitait ses postes épars, administrant, jugeant, percevant le tribut, exerçant en un mot le pouvoir discrétionnaire d'un roi absolu dans ses États.

Bien que Ramgur ne fût qu'un bourg de quelques centaines de maisons, et ne possédât jamais plus de deux cents hommes de garnison, le major voulait lui donner l'air d'une petite capitale. Il y entretenait éléphant, cabriolet, palanquins, tom jones, chevaux, domestiques nombreux et à grande livrée. On y tirait matin et soir un coup de canon ; et la musique y jouait des fanfares devant la demeure du colonel, à l'heure de la retraite, qui était celle de son dîner.

Sir Hardee Mackensie m'avoua qu'il n'éprouvait qu'un ennui, celui de la solitude. Rarement des Européens, venant de Calcutta, de Dawk ou de Meerut, se détournaient de la grande route pour venir lui tenir compagnie à table et en promenade. Aussi comptait-il sur ma présence pour le distraire. Il semblait ignorer que je ne m'étais décidé à le suivre immédiatement à Ramgur que pour concerter avec lui les mesures à prendre, afin de purger promptement le pays des ennemis qui l'infestaient. Quand je lui proposai de nous mettre à l'œuvre sur-le-champ, il tenta de me faire attendre quelques jours, sous prétexte que j'avais besoin de repos. Sur mon refus formel, il s'occupa activement des préparatifs nécessaires pour une expédition.

Un soir, nous quittâmes Ramgur avec trois domestiques et quatre sergents. En comptant le major et moi, nous étions neuf Européens. Nous nous dirigeâmes vers Hazaroubag, un endroit où les tigres avaient le plus souvent exercé leurs ravages clandestins. Nous atteignîmes, au lever de la lune, ce village situé à six heures de marche de Ramgur. Un Hindou dépêché par nous dès le matin, avait prévenu les habitants de notre arrivée ; ils nous attendaient, enfermés dans leurs maisons, et ne paraissaient